

Echos de festival

Festival de Cannes
2016

Illustration : *Moi, Daniel Blake*, de Ken Loach (Palme d'or 2016)



Pour en savoir plus sur le public-cible :

Site de l'Organe cantonal (VD et GE) de contrôle des films : <http://www.filmages.ch/>

Commission nationale du film et de la protection de la jeunesse : <http://filmrating.ch/fr/verfahrenki-no/suche.html?search=>

Site www.imdb.com (en anglais). Pour contrôler l'âge d'admission, cliquer "Parents Guide for" et entrer le titre du film

Sommaire :

Café Society, de Woody Allen (p. 2-3)

Ma Loute, de Bruno Dumont (p. 3-5)

Julieta, de Pedro Almodóvar (p. 5-6)

Elle, de Paul Verhoeven (p. 6-7)

Juste la fin du monde, de Xavier Dolan (p. 7.8)

The Last Face, de Sean Penn (p. 7)

The Neon Demon, de Nicolas Winding Refn (p. 7)

Avant-Propos

22 titres en compétition, 16 en séances spéciales, hors compétition ou autres, 18 dans la section Un Certain Regard, 18 à la Quinzaine des Réalisateurs, 10 à la Semaine de la critique... Sans parler de Cannes Classics, de l'ACID, du cinéma de la plage et des courts métrages...

Parce qu'il n'est guère possible de voir plus de 4-5 films par jour, le Festival de Cannes obligeait à des choix cornéliens, du 11 au 22 mai.

Trois personnes rendent compte de quelques films du festival dans les pages qui suivent.

Christian Georges (CGS) était sur place, envoyé spécial pour sept quotidiens romands.

Pierre Carrel (PC), enseignant à la retraite, membre de l'Organe cantonal de contrôle des films VD et GE, et **Suzanne Déglon Scholer** (SDS), enseignante à la retraite, ont assisté à quelques visions de presse de films "cannois" à Lausanne, durant le festival.

Ces trois rédacteurs appliquent pour chaque film le barème suivant, en toute subjectivité :

* *Scabreux, horrible, violent ou tout simplement ennuyeux. Difficile, voire impossible à visionner dans un cadre scolaire. Aucun intérêt pédagogique a priori.*

** *Difficilement exploitable dans le cadre scolaire.*

*** *Récit raisonnablement dynamique et attrayant, absence appréciée d'effets racoleurs mise en scène soignée, plutôt pour un public mature.*

**** *Très bonne adéquation entre le fond et la forme, thématiques prégnantes, traitées avec clarté et originalité, adaptées à un large public-cible curieux de tout et possédant un certain bagage culturel.*

***** *Très bonne adéquation entre le fond et la forme, thématiques intemporelles traitées avec clarté. Film exploitable dans 2 disciplines du PER ou plus. Eléments novateurs dans le langage cinématographique. Adapté à un large public-cible scolaire.*

Sommaire (suite) :

Rester vertical, d'Alain Guiraudie (p. 9-10)

Moi, Daniel Blake, de Ken Loach (p. 10)

The Nice Guys, de Shane Black (p. 11)

Money Monster, de Jodie Foster (p.12)

Train to Busan, de Yeon Sang-Ho (p.12)

Gimme Danger, de Jim Jarmusch (p. 13)

Neruda, de Pablo Larrain (p.13)

Victoria, de Justine Triet (p. 14)

La Tortue rouge, de Michael Dudok de Wit (p. 14)

Clash, de Mohamed Diab (p. 15)

Café Society, Woody Allen, USA 2016 (Film d'ouverture, hors compétition), 1h36 – Distribué en Suisse par Frenetic. Sorti le 11 mai 2016.



Pour la troisième fois, un film de Woody Allen a ouvert le Festival de Cannes, après **Hollywood Ending** en 2002 et **Midnight in Paris** (2011). C'est aussi la première fois qu'un « film d'ouverture », qui plus est de Woody Allen, est financé par Amazon Studios.

On reconnaît tout de suite la patte Woody Allen : choix riche et varié de musiques jazzy, génériques courts, texte blanc sur fond noir. L'histoire se déroule à Hollywood, dans la deuxième moitié des années 1930. Coïncé entre des parents (juifs, bien sûr) qui se chamaillent, un grand frère gangster et la bijouterie familiale, Bobby Dorfman (Jesse Eisenberg) étouffe. Il quitte New York et va tenter sa chance à Hollywood où son oncle Phil, puissant agent de stars, finit par l'engager comme coursier. Bobby tombe amoureux de Vonnie (Kristen Stewart) qui lui préfère un autre. Le garçon, très affecté, retourne à New York. Il devient gérant du night-club très en vogue de son gangster de frère, monte en grade, fonde une famille. Il est apparemment heureux, jusqu'au jour où il revoit son premier amour. Vonnie et Bobby, chacun de son côté, repensent à tout ce qui aurait pu être...

Le film est un récit choral dont le destin de Bobby Dorfman est le fil conducteur. Un narrateur, Woody Allen en personne, nous guide, à la suite de son héros

(son alter ego ?), dans les méandres étroitement liés du show-business, des affaires, du gangstérisme et de la politique à l'âge d'or de Hollywood. L'expression « Café Society » désigne les milieux mondains où il faisait bon être vu. Cette appellation a fait fureur dès les années 1930 à New York, avec la fin de la Prohibition et la multiplication des restaurants, clubs, caves à jazz prestigieux. La narration est chronologique, la photo léchée (les intérieurs mordorés sont superbes). Ces années 30 qui s'achèvent par la 2^e Guerre mondiale, Allen les reconstruit surtout avec des toilettes et des voitures d'époque, sans oublier les assassinats chez le barbier, les cadavres coulés dans le ciment, les night-clubs où le champagne coule à flots. Les grands noms du show business des années 1930 sont égrenés, surtout dans la partie hollywoodienne : qui les connaît de nos jours ? Le film s'achève sur une soirée de Nouvel-An dans l'établissement désormais propriété de Bobby : peut-être à l'aube de 1939. À la *Tribune de Genève*, on a qualifié ce film de « paresseux », une jolie façon de relever le caractère un peu fatigué de ce dernier opus où Allen n'a insisté ni sur la critique sociale, ni sur l'intrigue romantique, ni sur un chouïa de ressemblance avec les célébrités évoquées. (SDS) ***

Pourquoi offrir à Woody Allen une troisième occasion d'ouvrir le Festival de Cannes ? Parce que le cinéaste new yorkais est l'égal d'un Molière, tranche le Délégué général Thierry Frémaux. Mais si **Café Society** enchante, c'est plutôt à Balzac qu'il fait penser, avec sa galerie de personnages tout droit sortis de la comédie humaine. (...)

Ce roman d'apprentissage est aussi peuplé et alerte que drôle et teinté d'amertume. Un film en

costumes magnifié par les lumières de Vittorio Storaro : le chef-opérateur de Coppola et Bertolucci a permis au cinéaste de passer au numérique sans changer ses habitudes.

Shakespeare faisait dire à Macbeth : *"La vie est une histoire racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien"*. Woody Allen glisse une variation de la sentence dans la bouche de Jesse Eisenberg : *"La vie est une comédie écrite par un scénariste sadique"*. A l'heure de la conférence de presse, le cinéaste ne reniait pas la formule : *"Prenez un homme marié qui invente toutes sortes d'astuces pour aller retrouver sa maîtresse : vous pouvez trouver ça amusant vu de l'extérieur. Vu de l'intérieur, c'est surtout très triste et cruel"*.

Si Hollywood a toujours été "dominé par l'ego", les films de Woody Allen parlent-ils d'autre chose que de lui-même ? Le réalisateur s'en défend. Assure se sentir plus proche des parents juifs du jeune héros de son film. Rien n'y fait. Une journaliste norvégienne lui fait remarquer l'insistance d'un leitmotiv dans ses films : l'attraction d'un homme âgé pour une femme plus jeune. *"J'ai toujours pensé que je suis quelqu'un de romantique"*, minaude le réalisateur, au milieu des gloussements. *"Bien sûr, les femmes qui ont partagé ma vie diraient que ce n'est pas un romantisme à la Clark Gable. Les films ont eu une influence indélébile sur moi. C'est peut-être un peu sot, mais j'essaie de faire de films romantiques quand j'y arrive. Ici encore, j'ai tenté de présenter New York comme une ville romantique."*

Une journaliste allemande lance : *"Vous pourriez raconter l'histoire d'une femme de 50 ans qui s'éprend d'un garçon de 20 ans ?"*. *"Oui, pourquoi pas, si j'avais de bonnes idées. Mais je manque de bases pour un tel récit. Je n'ai pas beaucoup d'ex-*

périence dans ce domaine. Vers 30 ans, je me souviens avoir été attiré par une femme mariée de 50 ans qui ne voulait pas se rapprocher de moi..." Pourquoi refuser d'être en compétition à Cannes ? *"Parce que la compétition et bonne dans le sport mais je n'y crois pas dans le domaine artistique ! Qui peut dire que Rembrandt, c'est mieux que Le Greco ?"*

Aussi vif que le rythme de son film, le cinéaste se voit continuer à enchaîner un film par an : *"J'ai 80 ans ? Je n'y crois pas ! Je suis agile, plein d'énergie et de jeunesse. Je mange bien, je fais de l'exercice. Mes parents ont vécu jusqu'à près de 100 ans. J'ai gagné le jackpot en termes de longévité ! Bon, un matin, je vais peut-être faire une crise cardiaque. On me mettra dans une chaise roulante et l'on dira : "Celui-là, c'est Woody Allen, le type qui faisait des films et qui, maintenant, n'arrive même plus à manger tout seul"..."* (CGS) ***

Ma Loute, Bruno Dumont, Allemagne, France 2016, 2h02 (Compétition) – Distribué en Suisse par Praesens Film. Sorti le 13 mai 2016.



Une famille de pêcheurs, les Brufort, occupent leurs heures creuses en kidnappant, afin de les dévorer, quelques gras bourgeois en villégiature sur la côte d'Opale, dans la baie de la Slack. Tandis que l'inspecteur Machin de la police et son acolyte Malfoy enquêtent, les riches Van Peteghem s'installent pour l'été au Typhonium, une luxueuse villa de style égyptien qui surplombe la baie. Les deux

familles et leurs enfants ne vont pas tarder à se croiser. Le film se présente sous la forme d'un conte fantastique, avec des personnages excessifs, parfois à la limite de la folie ou du handicap. Il faut souligner la qualité de la photographie (paysages lumineux et décors soignés) et de l'interprétation. Même si le film peut choquer certaines personnes peu habituées à ce type de traitement cinématographique, il peut aussi être très apprécié comme un divertissement plein d'un humour décalé et souvent noir. **Ma Loute** comporte plusieurs scènes violentes : quelques personnes assommées ou tuées à coups de rames ou de branches, scènes explicites d'anthropophagie d'une famille de pêcheurs qui nourrit ainsi ses enfants, avec des bouts de cadavres. Les relations psychologiques au sein des deux familles (pêcheurs et bourgeois) sont souvent très tendues et les personnages parfois présentés à la limite de la folie. Signalons enfin la durée du film, son rythme, des images qui peuvent choquer des personnes sensibles, et des dialogues souvent difficiles à comprendre. Bien que le film ne présente pas de contre-indication essentielle (pour un jeune public), à part quelques scènes violentes et d'anthropophagie, et des relations familiales parfois houleuses, son sujet, sa thématique et son traitement cinématographique s'adressent avant tout à des adultes ou à de grands adolescents bien informés.
(PC) ***

Jamais on aurait pensé voir ça un jour : Fabrice Luchini marchant comme Aldo Maccione dans un film de Bruno Dumont. Qu'est-il arrivé au cinéaste des très austères «L'humanité» (1999) et «Flandres» (2006), deux films qui lui ont valu à chaque fois le Grand Prix à Cannes ? Eh bien, le festival a découvert avec surprise son talent comique il y a deux ans.

«P'tit Quinquin» était une série d'Arte dans laquelle le natif de Bailleul mettait son amour (vache) des gens du Nord au service d'une bouffonnerie outrée et d'une enquête policière éclaboussée de sang.

L'époque a changé

«Ma Loute» reprend cette formule gagnante. Avec le risque de tomber dans la redite opportuniste. La plus évidente est celle qui voit un commissaire de police obèse et benêt partir sur la trace de touristes disparus, avec son adjoint. Mais l'époque a changé. En ce début du 20e siècle, seule une poignée de bourgeois a le privilège de s'extasier devant les dunes et de respirer l'air du large durant l'été. Chez les Brufort, marins taiseux, on cueille les moules à marée basse. Et pour quelques centimes, on porte les estivants à la force des bras, pour leur éviter de se mouiller les bottines dans la vase.

C'est en caricaturiste à la Daumier que Dumont dépeint ses personnages. Le bossu Luchini se pavane dans sa villa «de style égyptien ptolémaïque», entouré sa femme prude (Valeria Bruni-Tedeschi) et de sa sœur bigote exaltée (Juliette Binoche). Le film organise la rencontre de deux mondes qui n'ont rien à se dire, ni à partager. («*Ces gens ne sont pas comme nous*», lâche la bourgeoise dans la gargote de la plage).

Comme la fatalité sociale est trop manifeste, elle ne peut que déboucher sur sa contestation la plus radicale, surgie de l'eau croupie des rancœurs et des humiliations. Par une heureuse fissure dans ce burlesque débridé, le cinéma de Dumont ancienne manière fait retour. Des personnages imposent le trouble de leur visage et de leur présence muette, avec l'intensité de ceux qui cherchent à fracasser les déterminismes. Le grand fils des marins, le fameux Ma Loute, fera-

t-il mentir le destin en gagnant le cœur de Billie, la fille androgyne des bourgeois ?

Dans ce film qui fonctionne comme un char à voile (parfois il grince et tangue, souvent il nous emporte), Bruno Dumont envisage cette éventualité sur le mode du choix de société vertigineux : accepter le mélange où se résigner au repli incestueux et au quant à soi. (CGS) ***

Julieta, Pedro Almodovar, Espagne 2016, 1h39 (Compétition) – Distribué en Suisse par Pathé Films. Sorti le 18 mai 2016.



A 66 ans, Pedro Almodóvar n'a plus grand-chose à voir avec le cinéaste qu'il était dans les années 1980. A l'époque, il faisait voler en éclats les tabous de l'époque franquiste avec une énergie sans pareille. Il surfait dans un grand éclat de rire sur la crête d'une movida madrilène aux airs de fête perpétuelle. Aujourd'hui, **Julieta** le confirme, d'autres humeurs ont pris le dessus: la douleur de l'absence, la hantise de vieillir seul, le sentiment d'impuissance devant les êtres aimés qui s'éteignent à petit feu.

S'il affronte ces humeurs, **Julieta** n'est pas pour autant un film de rumination sinistre. C'est même un film dans lequel Almodóvar se montre plus confiant que jamais dans la capacité humaine à ne pas se résigner. Et convaincu de la consolation que procure l'élan créateur. L'auteur d'«Etreintes brisées» est cette fois-ci allé puiser son inspiration dans trois nouvelles de l'écrivaine canadienne Alice Munro (Prix Nobel de littérature en 2013).

A Madrid, Julieta vit depuis douze ans sans nouvelles de sa fille, qui a quitté la maison à sa majorité et disparu pour de bon. Elle apprend un jour par hasard que cette fille, Antía, a désormais trois enfants. Elle a été vue du côté du lac de Côme, elle vit peut-être «dans un village suisse où tout est trop cher», mais rien n'indique qu'elle est disposée à renouer avec sa mère. Bouleversée, Julieta met par écrit ses souvenirs, en cherchant à comprendre par quels enchaînements elle en est arrivée là.

La culpabilité qu'elle met à jour se déploie sur deux axes. Il y a ce qu'elle a fait (comme confier Antía enfant à son grand-père, rompant le pacte qui veut qu'une mère reste avec sa famille pour assurer son unité). Et il y a ce qu'elle n'a pas fait (accepter la conversation avec un désespéré dans un train; élever sa fille dans la foi, quitte à lui faire éprouver un vide spirituel). Par la virtuosité de la mise en scène et du montage, cette quête de sens prend des airs de thriller hitchcockien (la musique du film y est aussi pour beaucoup).

La statuette qui se pose comme premier personnage du film est aussi celle que Julieta conserve comme fétiche. Sa créatrice disait vouloir les faire «assez lourdes pour résister au vent». Le Pedro Almodóvar de 2016 n'a peut-être pas d'autre ambition, même si lui écrit avec de la lumière sur un écran. Faire des films qui résistent au vent. Faire des films qui montrent comment des femmes et des hommes parviennent à rester debout dans la tempête de leurs existences. (CGS) ****

Ce psychodrame un peu languissant, parlant de mort, de remords et de regrets, d'incommunicabilité aussi, est une sorte de long flash back qui retrace la vie de Julieta Joven. Avenante quinquagénaire, Julieta s'apprête à quitter définitivement Madrid avec son parte-

naire Lorenzo, lorsqu'une rencontre fortuite avec Bea, l'amie d'enfance de sa fille Antía, lui fait changer d'avis. Bea lui apprend qu'elle a rencontré, en Suisse, Antía, la fille de Julieta, laquelle a coupé les ponts avec sa mère depuis plus de douze ans. Antía est maintenant mariée, mère de trois enfants. Julieta commence alors à nourrir l'espoir de revoir sa fille, née de son union avec Xoan, l'homme de sa vie, mort en mer alors qu'Antía était adolescente. Julieta décide de confesser, dans un journal qu'elle destine à Antía, tout ce qu'elle ne lui a jamais dit. Julieta y parle du destin, de la responsabilité, de la culpabilité, des jugements irréflechis qui annihilent toute empathie, des relations au sein d'une famille meurtrière par la mort ou la maladie incurable, et de ce mystère insondable qui nous pousse parfois à condamner les êtres que nous aimons, à les occulter comme s'ils n'avaient jamais existé. Que les rapports humains sont compliqués ! Maintenant qu'on me dise pourquoi la jeune Julieta rencontre dans le train non seulement l'homme qu'elle épousera, mais aussi un inconnu en mal de contact qu'elle bat froid. Un inconnu qui transporte un sac de voyage vide et qui se jette sous le train. Les morts accidentelles sont-elles des croix à porter pour les survivants ? Que symbolise le cerf qui court à côté du train ? Et la sclérose en plaques qui frappe et tue la maîtresse de Xoan, la tempête qui noie Xoan, le rejet d'Antía envers sa mère : sont-ce des punitions du ciel ? Est-ce qu'Antía s'est autoflagellée parce qu'elle a eu une relation homosexuelle avec Bea ? Autant de questions existentielles restées sans réponse... (SDS) ***

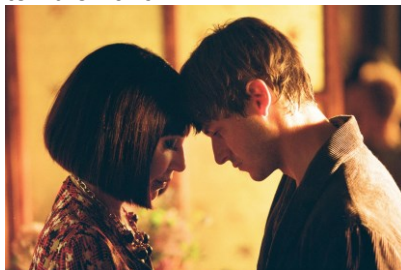
Elle, Paul Verhoeven, France, Allemagne, Belgique 2016, 2h10 (Compétition) – Distribué en Suisse par Frenetic, sorti le 25 mai 2016.



Toujours porté sur les sujets érotiques, violents et provocants, Verhoeven nous plonge ici dans un milieu de perversion assumée et brutale. Michèle (Isabelle Huppert) est une battante que rien ne semble atteindre. Elle gère d'une poigne de fer son équipe de créateurs de jeux vidéo, ses affaires sont florissantes, sa vie familiale et sentimentale un peu moins. Lorsqu'elle est agressée et violée chez elle par un mystérieux inconnu, elle n'appelle pas la police, mais se met à traquer son agresseur. Un jeu étrange et malsain commence, qui pourrait, à tout instant, dégénérer. Verhoeven a lu la traduction anglaise du roman français « **Oh...** » de Philippe Dijan, et en a tiré ce thriller glauque et sulfureux, tourné en français avec Isabelle Huppert dans le rôle principal. « *Admirable !* », « *Pal-mable* » : tels ont été les commentaires de certains journalistes venus tout exprès à Lausanne pour visionner le dernier opus de Verhoeven avant sa projection à Cannes. Pas tout à fait ma réaction... C'est violent d'emblée (durant le générique, titres blancs sur fond noir, on entend une lutte, des coups, des ahanements et on assiste à la fuite du violeur, style Musidora-avec-passe-montagne, laissant Michèle, sa victime, mi-assommée sur le sol. Le viol se répète, ponctue et rythme le film, jamais tout à fait le même, toujours résolument SM. Entre l'agresseur et sa victime, des échanges anonymes : mails, textos, jets de sperme sur le lit de

Michèle. Peu à peu, on découvre une femme peu attachante au caractère dur, cynique, hypocrite et manipulateur, dont la mère est une cougar défraîchie et peinturlurée et le père un tueur en série, taulard à perpète. Elle-même, froide, déshumanisée, crue, ressemble aux androïdes femelles (le côté pin-up en moins) des jeux SM qu'elle vend si bien ! Un rôle parfait pour Huppert qui récite ses textes, comme d'hab', d'une voix monocorde. Un voyage au cœur du sordide qui peut ne pas plaire à chacun. (SDS) ***
CGS **

Juste la Fin du Monde, Xavier Dolan, Canada, France 2016, 1h35 (Compétition) Grand prix – Distribué en Suisse par Praesens Films – Sortie prévue le 21 septembre 2016.



Xavier Dolan avait secoué le Festival de Cannes il y a deux ans avec «Mommy». Saluée par un Prix du jury, cette histoire d'une mère aux prises avec un enfant difficile s'était surtout auréolée de la «palme du cœur». Comme elle avait aussi rencontré un succès public mérité, le talentueux Québécois était attendu avec fébrilité pour «Juste la fin du monde».

Ce film qui sortira en salles à l'automne change de registre de langue. Dolan a recruté la fine fleur des comédiens français pour cette adaptation d'une pièce de Jean-Luc Lagarce (un dramaturge mort du sida à l'âge de 38 ans).

L'action se concentre sur une seule journée, le temps d'une réunion familiale aussi espérée que redoutée. Après une dou-

zaine d'années passées loin des siens, un jeune auteur à succès (Gaspard Ulliel) prend l'avion pour les retrouver un dimanche, avec l'intention de leur annoncer sa mort prochaine. Il y a sa mère survoltée qui l'aime mais ne le comprend pas (Nathalie Baye). Il y a sa sœur tatouée et frustrée d'une aussi longue absence (Léa Seydoux).

Et puis encore le frère agressif (Vincent Cassel, en surrégime depuis «Mon roi»). Et son épouse émouvante (Marion Cotillard), qui s'emmêle les pincesaux en parlant des enfants que son beau-frère gay n'aura pas, mais peut-être que si quand même...

Dans la touffeur de l'été, l'aveu du revenant sera différé car la rencontre tourne à l'aigre. Les femmes n'auraient pas dû se maquiller autant un jour de canicule. La maison de l'enfance envolée ne pourra pas être visitée. Le fils prodigue n'aura quasiment pas l'occasion d'en placer une, tant les autres ont de choses à dire. Comme dirait le poète, «*chacun chante dans son arbre*»...

Les passions qui s'expriment renvoient au parcours exceptionnel du cinéaste. Pour avoir déjà réalisé six longs-métrages à 27 ans, Xavier Dolan est sans doute un expert des rayons «admiration» et «jalousie». «Juste la fin du monde» donne à ressentir la solitude très entourée de l'artiste porté aux nues. Comment prouver qu'on fait preuve d'écoute sincère quand les autres s'excusent d'avance de leur conversation triviale? Comment se faire accepter comme être imparfait quand on consacre son talent à percer mieux que les autres les secrets de l'âme humaine ?

On retrouve par bouffées le lyrisme de «Mommy», en moins euphorisant. A la faveur d'un découpage qui les isole plus souvent qu'il ne les réunit, les comédiens donnent parfois le sentiment de

donner la réplique dans des films différents. Certes, chacun vit dans sa bulle, mais l'aspect le plus déroutant du film est son côté hors-sol.

Dans une langue qui n'a plus l'accent québécois, l'action ne prend pas place dans un pays bien identifié, mais «quelque part». L'inscription dans le particulier ne resterait-elle pas le meilleur moyen de rejoindre l'universel? Moins à l'aise dans les scènes de groupe que dans les duos, jamais avare de musique aux accents emphatiques, le film réserve à la mère les saillies les plus cinglantes. Ce fils incompris, elle l'exhorte surtout à «pardonner» les siens pour leur brutalité et leur maladresse et à les «encourager».

Cela sonne comme un programme acceptable pour un cinéaste qui sait qu'il ne comblera pas les attentes démesurées placées en lui. (CGS) ***

The Last Face, Sean Penn, USA 2016, 2h11 (Compétition).



Avec «The Last Face», Sean Penn se risquait sur un terrain glissant : le théâtre des opérations bien réel de la médecine humanitaire. La gamelle est immédiate, dès la lecture du carton qui ouvre le film. Dans une faute de goût qui a fait hoqueter la salle, le comédien passé à la réalisation compare les souffrances endurées par le Liberia et le Soudan à...l'amour impossible entre un homme et une femme !

Ces deux amants, ce sera d'une part une native du Cap employée

au Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés à Genève (Charlize Theron) et un chirurgien espagnol rompu aux situations extrêmes (Javier Bardem). Inconscient de son obscénité, inconscient d'humilier Adèle Exarchopoulos et Jean Reno dans des rôles sans consistance, le film utilise les exactions les plus abjectes infligées aux victimes des guerres civiles pour contrarier ou relancer son artificielle amourette. C'est ce qui s'appelle un désastre humanitaire. (CGS) *

The Neon Demon, Nicolas Winding Refn, Danemark 2016, 1h57 (Compétition) – Distribué en Suisse par Impuls. Sortie le 8 juin 2016.



«The Neon Demon» fait illusion durant une heure. Elle Fanning s'y montre assez troublante en mannequin ingénue jalosée par les top models de Los Angeles. Dans une esthétique glacée et inventive, le Danois Nicolas Winding Refn joue avec les canons de la mode tout en donnant l'impression de déposer son CV à la réception de «Vogue». Mais le réalisateur de «Drive» échoue à élever le niveau de son jeu et reste très loin des vertiges de «Mulholland Drive» ou des films de Cronenberg. (CGS) **

Rester Vertical, Alain Guiraudie, France 2016, 1h40 (Compétition) – Distribué en Suisse par Xenix Films – Sortie prévue le 24 août 2016.



Retrouver Alain Guiraudie en compétition à Cannes était garant d'une promesse. Le festival allait permettre au cinéma français d'ouvrir le champ des possibles. De sortir de son parisianisme étriqué. Né dans l'Aveyron, basé à Albi, ce cinéaste de 51 ans détonne. Avec son accent rocailleux du Sud-Ouest, il a imposé un ton original. Succédant à **L'inconnu du lac**, **Rester vertical** jette à nouveau un regard cru mais plein d'empathie sur des Français qui ont l'art d'être «seuls ensemble».

Au centre de ce nouveau film, le personnage de Léo. Un type censé écrire le scénario d'un film mais qui finit par être papa précaire d'un petit garçon et gardien de moutons guettés par les loups. Avec son titre en forme de programme (existentiel, politique, sexuel), **Rester vertical** fait le pari du décentrage. Mais c'est un road-movie qui ramène toujours à soi. Un film d'apparence réaliste, qui prend quelques détours fantastiques pour explorer de nouveaux territoires, sur une diagonale qui relie Brest, le causse de Lozère et le marais poitevin.

«Ce sont les trois lieux que je préfère en France, parce qu'ils évoquent un ailleurs, d'autres mondes, l'aventure au bout de la rue...», avoue le cinéaste. «C'est la première fois que je tourne dans une ville de plus de 50000 habitants : Brest, on n'y va jamais, c'est la dernière ville avant

l'Amérique, avec un côté très reconstruit, très neuf.»

Après le silure de **L'inconnu du lac**, Guiraudie introduit le loup dans son bestiaire mythologique. «J'ai voulu me situer entre légende et réalité, car j'aime bien jouer entre le vraisemblable et l'invraisemblable. Le loup est associé aux contes, à des peurs ancestrales, la Bête du Gévaudan. C'est maintenant une réalité qui pose des problèmes à ceux qui élèvent des brebis au grand air. La première image qui m'est venue, c'est cette sorte de Calamity Jane qui garde les moutons avec un fusil, une image de western.»

Filtrent dans le film d'autres angoisses: la précarité, qui comporte sa part de liberté tant qu'elle ne débouche pas sur la déchéance pure et simple; la peur d'être à court d'idées, de mourir seul... Est-ce un signe des temps si Léo le généreux ne cesse de se prendre des baffes à vouloir bien faire avec tout le monde?

Là où tant de films s'épuisent sur une ligne prévisible, **Rester vertical** prend la tangente entre comédie et tragédie. Au risque de multiplier les embardées arbitraires. «On a eu tendance à tailler dans la comédie au montage», poursuit Guiraudie. «Il fallait trouver un bon équilibre. J'aime bien alléger les propos graves. Cette fois, je me suis dit: allons voir du côté du sexe féminin, ce 'grand trou noir' comme dit Freud. Un monde de plaisir, de souffrance, la matrice qui donne la vie. Le sexe est quelque chose qui fait peur, avec laquelle chacun a de la peine à se démerder.»

«On dit dans les films des choses qu'on ne dirait pas à son meilleur pote», conclut ce réalisateur convaincu que l'exposition de l'intime rejoint l'universel. Emmanuel Macron cherche à convertir la France au «ni, ni» (ni gauche, ni droite), en récupérant la Pucelle pour ses

desseins. Alain Guiraudie serait plutôt dans l'utopie du «et, et» (et hétéro et homo), quitte à tendre des verges pour se faire battre. Certains doivent déjà crier «au loup!»
(CGS) **

Moi, Daniel Blake, Ken Loach, Grande-Bretagne 2016, 1h40 (Compétition) - Distribué en Suisse par FilmCoopi. Sortie prévue le 26 octobre.



Jimmy's Hall avait semblé marquer l'essoufflement total de la collaboration entre Ken Loach et son scénariste Paul Laverty. Du coup, la projection en compétition de **Moi, Daniel Blake** s'annonçait comme une corvée. Eh bien, on se trompait ! A bientôt 80 ans (il les fêtera en juin), le réalisateur britannique de **Raining Stones** revient à la forme qui lui convient le mieux : le constat social sec comme un coup de trique.

Dans **Ladybird** (1994), Ken Loach suivait le combat que menait une femme privée de ses enfants par une administration soucieuse de bien faire, mais aveugle aux conséquences de ses décisions. C'est un aveuglement semblable qui a incité le cinéaste à sortir de sa retraite annoncée. Daniel Blake est un ébéniste qui se remet doucement d'une crise cardiaque. Comme il tient encore debout, une «professionnelle de la santé» mandatée par l'administration le juge un peu trop bien pour toucher des indemnités d'invalidité. Mais comme le médecin de Daniel l'estime trop fragile pour retravailler, il ne peut pas toucher d'indemnités de chômage non plus...

Le film fait le portrait chaleureux d'un veuf sincèrement motivé à retrouver un emploi mais prisonnier d'un sac de nœuds. Comment remplir des formulaires en ligne quand on n'a jamais touché un ordinateur ? Comment trouver de la compréhension auprès d'employés de centrales téléphonique formatés comme des robots ? En montrant comment Daniel vient en aide à une mère célibataire, le film donne à voir ce qu'il advient de ceux à qui on serre le kiki sous prétexte de les motiver à reprendre le travail. Que le film soit produit par la BBC, au moment même où le pouvoir conservateur cherche à lui couper les ailes, donne à l'entreprise un panache certain.
(CGS) ****

Les autres films en compétition, sans commentaires mais avec les cotes attribuées par le rédacteur qui les a vus à Cannes :

Mal de Pierres, Nicole Garcia, France 2016, 2h (Compétition) – Distribué en Suisse par Frenetic Films – Sortie prévue le 19 octobre 2016
CGS **

Loving, Jeff Nichols, USA 2016, 2h03 (Compétition)
CGS ***

Forushande / Le Client, Asghar Farhadi, Iran, France 2016, 2h05 (Compétition) – Prix du scénario et prix d'interprétation masculine (Shahab Hosseini). CGS **

Toni Erdmann, Maren Ade, Allemagne, Autriche 2016, 2h42 (Compétition) - Distribué en Suisse par FilmCoopi – Sortie prévue le 17 août 2016.
CGS *****

American Honey, Andrea Arnold, Grande-Bretagne, USA 2016, 2h42 (Compétition) – Prix du jury.
CGS ***

Personal Shopper, Olivier Assayas, France 2016, 1h45 (Compétition) Prix de la mise en scène ex-aequo – Distribué en Suisse par FilmCoopi – Sortie prévue le 19 octobre 2016.
CGS **

La Fille Inconnue, Jean-Pierre et Luc Dardenne, Belgique 2016, 1h53 (Compétition) – Distribué en Suisse par Xenix Films – Sortie prévue le 12 octobre 2016.
CGS ****

Paterson, Jim Jarmusch, USA 2016, 1h53 (Compétition) – Distribué en Suisse par FilmCoopi. Sortie prévue le 5 octobre.
CGS ****

Aquarius, Kleber Mendonça Filho, Brésil 2016, 2h20 (Compétition). Distribué en Suisse par FilmCoopi. Sortie prévue le 28 septembre.
CGS ***

Bacalaureat / Baccalauréat, Cristian Mungiu, Roumanie 2016, 2h07 (Compétition) - Distribué en Suisse par FilmCoopi. Sortie prévue le 21 décembre.
CGS ****

Mademoiselle, Park Chan-Wook, Corée du Sud 2016, 2h25 (Compétition).
CGS **

Sieranevada, Cristi Puiu, Roumanie 2016, 2h52 (Compétition).
CGS **

Ma' Rosa, Brillante Mendoza, Philippines 2016, 1h50 (Compétition). Prix d'interprétation féminine (Jaclyn Jose).
CGS ***

Dans les sections parallèles :

The Nice Guys, Shane Black, USA 2016, 1h33 (Hors Compétition) – Distribué en Suisse par Elite Films. Sorti le 15 mai 2016.



On rit des mésaventures rocambolesques du trio formé par Holland March (Ryan Gosling), un détective pas trop dégourdi, moustachu et père célibataire, Jackson Healy (Russell Crowe), homme de main (et de poing) redoutable, et Holly (Angourie Rice), la fille très dégourdie de March. Tout se joue à Los Angeles, à la fin des années 1970. March et Healy enquêtent sur la disparition d'une star du porno, et une série d'assassinats visant à empêcher la projection d'un film porno-écologique ! Ils découvrent, cahin caha, une vaste conspiration impliquant l'industrie automobile nationale, et les plus hautes instances étatiques et hollywoodiennes. Plus loufoque, tu meurs ! Décousu, déjanté, inégal et abracadabrant, le scénario ne tient pas la route et on s'y ennuerait ferme, n'était un magma d'effets comiques variés (situations, mots, caractères, répétitions, de gestes, etc) qui font passer la pilule. On rit dans ce "buddy movie", même si (ou plutôt parce que) les deux sex-symbols à l'affiche ont pris de la brioche et du poil facial et n'ont rien à envier aux rois du burlesque ! (SDS) **

Money Monster, Jodie Foster, USA 2016, 1h36 (Hors Compétition) – Distribué en Suisse par Disney. Sorti le 12 mai 2016.



Lee Gates (George Clooney) est l'animateur vedette de « Money Mon\$ter », une émission financière, Patty Fenn (Julia Roberts), sa productrice. Une émission qui tient plus du spectacle que de l'information, mise en scène (les tirades de Lee sont illustrées par des extraits de films), chorégraphiée, dansée avec changements de costume (gilet à paillettes, haut-de-forme doré, etc) par un Lee Gates déchaîné qui ne s'en tient jamais au shooting script. Qui déjà se fierait à un spectacle de ce genre ? Ne vous en déplaise : des masses de gens ! Parmi lesquels Kyle Budwell (extraordinaire Jack O'Connell), un jeune spectateur qui a perdu tout ce qu'il possédait (60'000 \$), pour avoir investi selon les conseils de Lee. Et il n'est pas le seul crédule : 800 millions de dollars ont disparu dans cette débâcle. Kyle surgit dans le studio et prend Lee en otage : il veut exposer, devant l'Amérique collée au petit écran, la fourberie, la malhonnêteté et l'irresponsabilité des brasseurs d'argent et de leurs entremetteurs médiatiques ! Kyle menace de tuer Lee si Walt Camby (Dominic West) n'explique pas en face de la caméra comment il a truqué les comptes. En temps réel, le film suit l'évolution d'une situation explosive dans laquelle chacun, devant et derrière les caméras, attend son heure, et la gâchette démange les tireurs d'élite. Lee, de victime terrifiée ayant perdu toute sa superbe (quelque peu arrogante) de

showbiz-trader, entend, écoute l'homme en colère, et agit : il va tout mettre en œuvre pour élucider les causes de la disparition du pactole, qui ne semble pas due à une défaillance électronique (un « glitch »), comme les milieux financiers le prétendent, mais bien à une gigantesque malversation... Regard très lucide de Jodie Foster sur la télévision-spectacle, quel que soit le sujet traité, de la confusion générale et soigneusement entretenue chez les spectateurs entre fictions et actualités violentes, de l'indifférence de ceux-ci face aux appels à l'aide et à leur humanité, rien ne lui échappe ! Devant nos yeux les principaux protagonistes luttent pour la vérité, et leur survie, le public excité les encourage ou les hue, c'est juste un spectacle de plus. Les policiers balancent entre leur devoir de protéger et celui d'éliminer le danger. Des jeux de pouvoir, la mort en direct, des aveux publics, que demande le peuple de plus ? Tout se termine en désinformation contrôlée et vidéogags sur Net et tant pis pour les dommages collatéraux : *the show must go on* ! Bravo, Jodie Foster, pour cette fiction intelligente sur le rôle délétère des médias, sur la falsification de la communication, sur l'abrutissement des masses et les mirages financiers qui profitent aux requins, mais pas aux petits poissons ! (SDS)

Bu-San-Haeng / Train to Busan, Yeon Sang-Ho, Corée du Sud 2016 (Séance de Minuit)

Un virus inconnu se répand en Corée du Sud, l'état d'urgence est décrété. Les passagers du train KTX se livrent à une lutte sans merci afin de survivre et protéger les leurs jusqu'à Busan, l'unique ville où ils seront en sécurité... De Séoul à Busan, 453 km de distance. Malgré la débilité de l'intrigue, la prolifération des zombies est parfois mise en scène avec une inventivité qui prête à s'esclaffer. (CGS) *

Gimme Danger, Jim Jarmusch, USA 2016, 1h48 (Séance de Minuit) – Distribué en Suisse par FilmCoopi. Sortie prévue le 7 décembre.



Seul survivant de l'aventure, Iggy Pop raconte l'épopée des Stooges et la recette de l'efficacité d'une chanson (piquée au clown de la TV Clarabell, qui invitait les enfants à lui écrire en "25 mots ou moins"). Jamais enclin à montrer des chansons en entier, ce montage d'archives dresse un mausolée à ce que Jim Jarmusch qualifie de "plus grand groupe de rock de tous les temps" (appréciation légèrement excessive). (CGS) **

Neruda, Pablo Lorrain, France, Chili, Argentine, Espagne 2016, 1h47 - (Quinzaine des Réalisateurs) - Distribué en Suisse par FilmCoopi. Date de sortie pas encore définie.



1948, la Guerre Froide s'est propagée jusqu'au Chili. Au Congrès, le sénateur Pablo Neruda critique ouvertement le gouvernement. Le président Videla demande alors sa destitution et confie au redoutable inspecteur Óscar Peluchon-neau (Gael Garcia Bernal) le soin de procéder à l'arrestation du poète. Neruda et son épouse, la peintre Delia del Carril, échouent à quitter le pays et sont alors dans l'obligation de se cacher.

L'homme de lettres joue avec l'inspecteur, laisse volontairement des indices pour rendre cette traque encore plus dangereuse et plus intime. Dans ce jeu du chat et de la souris, Neruda voit l'occasion de se réinventer et de devenir à la fois un symbole pour la liberté et une légende littéraire.

C'est une nouvelle réussite pour Pablo Larrain, après l'excellent **No**. La personnalité complexe de Neruda est très bien rendue à l'écran, avec un parti pris original (faire le portrait d'un monument par son détracteur le plus acharné). (CGS) ****

Ma Vie de Courgette, Claude Barras, France, Suisse 2016, 1h06 - (Quinzaine des Réalisateurs) - Distribué en Suisse par Praesens Films. Sortie prévue le 19 octobre 2016.

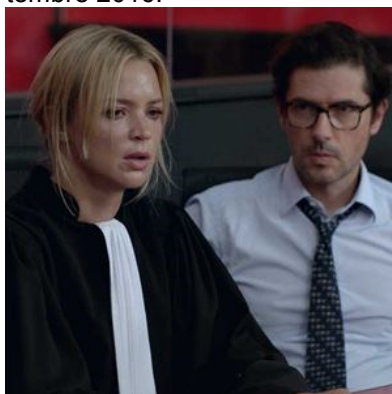


Courgette, c'est un petit gars qui a de grands yeux tristes dans une bouille ronde, le pif rouge, le cheveu bleu et les oreilles décollées. Il n'a pas trop de chance. Son papa est parti avec une poule et sa maman n'est pas commode. Elle siffle des canettes devant la télé, elle met des roustes à son petiot. Elle tombe de l'escalier qui mène au galetas et Courgette se retrouve dans un foyer avec quelques autres gosses cabossés en voie de reconstruction. Quand on a dix ans, avoir une bande de copains, tomber amoureux, il y en a des choses à découvrir et à apprendre. Et pourquoi pas, même être heureux.

Le film présente un intérêt thématique certain : hommage à tous les petits maltraités, il nous montre

des enfants abandonnés (...) qui se retrouvent dans un foyer à la suite d'événements douloureux qui sont racontés, mais non montrés à l'écran (chute mortelle de la mère, viol d'une fillette par son père, père en prison, meurtre et suicide des parents, renvoi d'une mère à l'étranger, alcoolisme et drogue des parents, etc.). Les enfants révèlent peu à peu entre eux une grande solidarité. Le contexte, la police et les éducateurs sont sans doute idéalisés. Sombre au début, le film s'éclaire progressivement, avec quelques touches d'humour. Signalons également la réalisation, alliage de réalisme et de rêverie, qui dit beaucoup de choses malgré le caractère réduit du film, avec une stylisation remarquable des décors et des personnages. (...) Même si le film ne comporte pas de contre-indication importante, sa thématique assez lourde est peu accessible aux tout-petits. (PC) ****
CGS ****

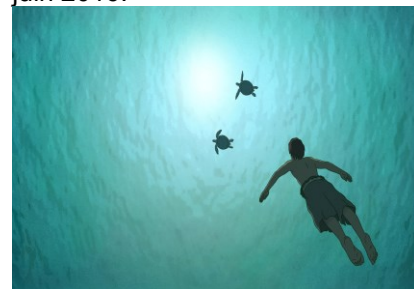
Victoria, Justine Triet, France 2016 (Semaine de la Critique) – Distribué en Suisse par Frenetic Films. Sortie prévue le 7 septembre 2016.



Victoria Spick (Virginie Efira), avocate pénaliste en plein néant sentimental, débarque à un mariage où elle y retrouve son ami Vincent et Sam, un ex-dealer qu'elle a sorti d'affaire. Le lendemain, Vincent est accusé de tentative de meurtre par sa compagne. Seul témoin de la scène, le chien de la victime.

Victoria accepte à contrecœur de défendre Vincent tandis qu'elle embauche Sam comme jeune homme au pair. Le début d'une série de cataclysmes pour Victoria. Après **La Bataille de Solferino**, Justine Triet dresse un nouveau portrait de femme contrainte de concilier, avec difficulté, vie professionnelle et vie privée. Virginie Efira se révèle tout à fait convaincante.
(CGS) **

La Tortue Rouge, Michael Dudok de Wit, France, Belgique 2016, 1h20 - (Un Certain Regard) - Distribué en Suisse par FilmCoopi, Sortie prévue le 29 juin 2016.



Réalisé par un Néerlandais, ce film d'animation co-produit par un studio français et le fameux studio japonais Ghibli se dévoile comme une variation de Robinson Crusoë. A la suite d'un naufrage, un marin se retrouve prisonnier sur une île déserte. A plusieurs reprises, le radeau avec lequel il espère prendre le large est mis en pièces par un monstre marin invisible. L'extrême minutie avec laquelle le film détaille les gestes de la survie (et le retour à la vie), le parti pris de réaliser un film sans paroles, la beauté des décors et des textures font de **La Tortue rouge** l'une des plus belles découvertes du festival. Et assurément aussi un film exploitable en milieu scolaire.
(CGS) ***

Eshtebak / Clash, Mohamed Diab, Egypte 2016, 1h37 (Un Certain Regard).



Le Caire, été 2013, deux ans après la révolution égyptienne. Au lendemain de la destitution du président islamiste Morsi, un jour de violentes émeutes, des di-

zaines de manifestants aux convictions politiques et religieuses divergentes sont embarqués dans un fourgon de police.

Le parti pris du huis-clos est assumé de bout en bout, puisque la caméra ne sort pas du fourgon dans lequel s'entassent des composantes antagonistes de la société égyptienne. On comprend rapidement que chacun est plus pressé de clamer son bon droit que d'écouter l'autre et le brouhaha enfiévré finit par lasser. (CGS)**

Site du Festival de Cannes :

<http://www.festival-cannes.com/fr/>

Bibliographie sélective

JACOB, Gilles : **La Vie passera comme un Rêve**, Ed. Robert Laffont 2011

LOUBES, Olivier : **Cannes 1939, le festival qui n'a pas eu lieu**, Ed. Armand Colin 2016

Christian Georges, Pierre Carrel, Suzanne Déglon Scholer, mai-juin 2016

